

SOMMAIRE

| | |
|---|----|
| Entretien avec Erika Thomas par Yannick Lebtahi..... | 3 |
| L’Affaire Hugo Babeli | |
| • Les affiches..... | 11 |
| • Le court métrage.... | 25 |
| Nature Morte | |
| • Les affiches..... | 33 |
| • Le court métrage..... | 45 |
| En guise de conclusion..... | 54 |



Erika Thomas est née en 1964 au Brésil. Cette même année un coup d'Etat militaire plonge une partie de la population brésilienne dans l'insoumission d'abord, puis dans la crainte et la clandestinité ensuite. Sa famille est contrainte à

l'exil pour des raisons politiques. Erika retourne au Brésil au cours de son adolescence, avant de s'installer définitivement en France au début des années 80. Titulaire d'un troisième cycle en psychologie sociale et d'un Doctorat en cinéma, la création plastique a été une constante tout au long de sa formation et l'a amenée à concevoir une série d'expositions urbaines à Lille, Paris (France) et Fortaleza (Brésil). Elle est également l'auteur d'un roman *L'Oiseau blessé* (ed. ProFrance Maxi-livre, Prix Maxi-livre de l'étudiant écrivain, 1990) et de nombreux articles et ouvrages sur le cinéma et la télévision dont : *Figures de l'étranger : construction des identités et du rapport à l'autre dans le cinéma brésilien*, Septentrion, Presses Universitaires, 2002 (coll. thèse à la carte) ; *Les Telenovelas entre fiction et réalité*, Collection Audiovisuel et Communication, L'Harmattan, 2003 ; *Ecrans et politique*, (co-direction avec Bernard Leconte), les Cahiers du Circav n° 16 L'Harmattan, décembre 2004 ; *L'univers de Ken Loach, l'engagement politique et la rencontre amoureuse*, Collection De Visu, L'Harmattan 2004 ; *Le cinéma de Ken Loach, misères de l'identité professionnelle* Collection De Visu, L'Harmattan, 2005 ; *Ken Loach, regard cinématographique sur l'aliénation familiale* Collection. De Visu, L'Harmattan, 2006.

Entretien avec Erika Thomas

Par Yannick LEBTAHI
MCF Université de Lille 3
Directrice de publication
Productrice

Yannick Lebtahi : *Peux-tu expliquer ce qui t'a conduit à réaliser tes courts métrages ?*

Erika Thomas : *L’Affaire Hugo Babelli* et *Nature morte* sont, à l’origine, des affiches urbaines qui racontent une énigme policière. C’est Glauber Rocha qui m’a inspiré le désir d’aller plus loin. Ce cinéaste brésilien disait que "pour faire un film, il suffit d’avoir une idée en tête et une caméra à la main." Je l’ai pris au mot. J’ai voulu raconter ces histoires qui me tenaient à coeur en allant plus loin que les affiches c’est-à-dire que ces images statiques et en y intégrant des personnes qui font partie de ma vie familiale et professionnelle. Réaliser ces courts métrages était un moyen de réfléchir, de façon pratique, aux notions de plans et à la question du montage. Je n’ai jamais cherché à «faire du cinéma», je cherche à fabriquer un petit film, à créer un petit objet d’art, un objet «artisanal», comme les bijoux que je fabrique et que je porte et qui n’ont rien à voir avec les bijoux du commerce. Le cinéma pour moi, c’est l’art de la mémoire, une façon de s’offrir un dialogue avec les générations futures. Peut-être une façon illusoire de nier la mort, ou en tout cas de nier le silence, ou de l’amoindrir.

Y.L. : *Que signifie pour toi la démarche de répétition d’un propos artistique sur un autre support ? L’idée de passer de l’affiche au film ?*

E.T. : La répétition est un prolongement. Faire le court métrage sur *l’Affaire Hugo Babelli* est une façon de continuer ce questionnement sur les bourreaux des dictatures latino-américaines, ce qu'ils deviennent, et ce que ça laisse justement comme trace dans une histoire familiale. Le film devait apporter une nuance qui n'existe pas dans les affiches. La répétition est là pour permettre un nouveau traitement thématique : ce que j'aime travailler dans les affiches, ce sont les textes, j'essaye de donner aux personnages et aux situations une densité par le mot. Par exemple, une des affiches de *Nature Morte* représente le psychanalyste suspecté du meurtre de sa sœur, un trafiquant d'œuvres d'art, un voleur. Dans cette affiche, nous découvrons, à travers ce qu'en dit le personnage, la signification du vol pour la psychanalyse. Cet éclairage, absent dans le film, est permis par la temporalité de l’affiche : on fige les choses, les situations, pour creuser en profondeur et pouvoir dire dans ce cas que pour la psychanalyse il n’y a pas de vol, il y a une reprise psychique.

Y.L. : *Quel est le fil conducteur entre ta création de bijoux, ta peinture, tes affiches, tes romans, tes écrits plus théoriques sur le cinéma ? Est-ce que ta production éclectique fait système dans une même identité artistique ?*

E.T. : Pour moi, il n’y a pas de hiérarchie entre mes objets d’études et mes pratiques artistiques. Il y a sûrement une cohérence dans tout cela. Alors que je collais mes affiches des passants m’ont interrogée : "à quoi ça sert?" On peut se dire que rien ne sert à rien, mais pour moi, tout cela sert à exprimer à un moment donné mon existence et mes valeurs. Je n’aime ni les signes extérieurs de richesse ni les signes de connivence avec le pouvoir quelque soit son visage, qui de toute façon est toujours celui de la vanité. Il faut être attentif à ne pas se laisser enfermer dans la vanité. Je crois que l'on crée pour répondre à des attaques internes, c’est une lutte avec soi et je pense que la création m’a fortifiée. Je veux pouvoir dire que je m’exprime en mon nom, c'est en mon nom que je parle et que je tente de

laisser des traces pour ne pas me perdre. Afficher, c'est laisser une trace dans la ville, même éphémère. C'est aussi une façon de s'approprier un territoire. C'est une façon de créer du lien aussi avec soi et avec les autres.



Première campagne d'art urbain « *L'art est dans la rue* » - Rue de la clef, Lille 1998.

Y.L. : *Justement comment ta pratique artistique investit-elle l'espace et le temps ?*

E.T. Pour *Hugo Babelli* j'ai travaillé sur l'idée de sérialité : le temps devait permettre de faire progresser l'intrigue. Chaque mois je mettais une cinquantaine d'exemplaires d'une affiche dans les rues de Lille et de Paris. Le mois suivant, une cinquantaine d'exemplaires de l'affiche suivante et ainsi de suite. Pour *Nature Morte* j'ai tiré l'ensemble des affiches en trois exemplaires et je les ai diffusées à Lille et à Paris, dans le même temps de manière éclatée dans la ville. J'ai pu lire certaines réactions écrites par des passants sur mes affiches. Ce qu'on ne sait pas toujours, c'est qu'en fait il y a des gens très attentifs à ce qui se passe au niveau de l'art urbain. J'ai

découvert un monde souterrain, un espace nocturne qui favorise une déambulation artistique et parallèle. On croise des gens qui se trouvent là parce que justement eux-mêmes sont en train de faire des graphes, des tags ou autres expressions artistiques et nous pouvons en discuter deux minutes. Je m'exprime peut être d'abord par rapport à ces artistes et en tous cas eux vont voir plus facilement mon travail... mais, cette façon de diffuser en prenant la dimension du temps ou en choisissant l'éclatement narratif renvoie également un peu au cinéma brésilien et latino-américain qui depuis la fin des années quatre-vingt dix est un cinéma qui se caractérise justement par le temps qui est complètement éclaté, et qu'il faut, à la fin d'un film, remettre dans un ordre pour en comprendre le sens.

Y.L. : Hugo Babelli semble jouer sur la sérialité et renvoyer à l'esthétique télévisuelle, tandis que Nature Morte mobilise plutôt les techniques cinématographiques et évoque les débuts du montage comme dans l'expérimentation de l'école soviétique. Tu organises ou mets en scène la réalité urbaine en mêlant les genres et les techniques.

E.T. : Oui, je mélange les genres et les techniques. Mais il y a des limites. Quand je faisais mes courts métrages, à un moment donné la question de faire exister les affiches dans le film s'est posée : "est-ce que je colle dans un coin de rue, puisque je filme dans la rue, une de mes affiches?" Et finalement je ne l'ai pas fait. C'est comme si je ne voulais pas que les personnages de la diégèse soient confrontés à cet espace urbain qui théoriquement n'est pas dans l'espace du film, comme s'il fallait quand même que ça reste deux choses distinctes, comme si ces personnages du film ne pouvait pas être des personnages que je risque de croiser dans la rue et qui ont vu une de mes affiches.



Première campagne d'art urbain « *L'art est dans la rue* »
Rue Malpart Lille 1998.

Y.L. : Il y a bien une distinction de supports et de destinataires ? Les éléments des affiches font inscription dans le réel, dans l'espace public, ils ont un statut propre, hors de l'imaginaire et de l'espace filmique. Cela n'exclut pas un lien esthétique entre les deux supports. Des éléments présents dans les affiches réapparaissent dans les courts métrages mais

assemblés différemment. Donc on serait dans un même langage mais mis en scène, structuré ou codé de manière différente selon les productions, selon qu'il s'agisse d'une affiche ou d'un document audiovisuel. Et il y a cette particularité d'extraire un morceau, un fragment pour en faire quelque chose d'autre. Peux-tu définir la nature de ce lien ?

E.T. Depuis 1998 je fais des affiches et le départ de cette création a été l'intérêt que j'ai eu pour le travail de Miss-tic et ses pochoirs. J'ai voulu moi aussi faire quelque chose au niveau urbain j'ai donc réfléchi à ce que je pouvais apporter d'original et j'ai commencé à élaborer des affiches qui n'étaient pas ce qu'elles sont depuis 2001, ces *pol'art urbains* mais plutôt des affiches qui étaient extraites de mes tableaux et j'y ajoutais un petit poème en prose. On est encore dans un entre-deux supports. Prendre un morceau renvoie à l'énigme et c'est aussi une façon de faire un recyclage de quelque chose qui existe par ailleurs mais qui, peut être, demande à avoir une nouvelle vie appelant un nouveau regard.

Y.L. Dans ta volonté de prendre part au débat culturel et politique, comment articules-tu fiction et réalité ?

E.T. La fiction a une puissance d'évocation du réel qui est extrêmement subtile et qui, d'une certaine façon est plus percutante, plus dangereuse voire plus subversive que le documentaire. Elle emmène les personnes là où finalement ils n'auraient peut être jamais été de leur propre volonté. Et jouer sur la frontière fiction/réalité décuple cette puissance d'évocation du réel. De toutes façons on n'est jamais complètement dans une fiction. Même dans les fictions les plus surréalistes, les plus expressionnistes il y a quelque chose de profondément réaliste. La frontière qui existe entre la fiction et la réalité est ténue. Ce que je puise du réel va dépendre du sujet. Pour *Nature Morte*, c'est la polémique qui avait existé au moment de la construction du musée du quai Branly qui m'a inspirée : peut-on enlever des

objets ethnologiques, peut-on les couper de leur contexte religieux, de leur contexte culturel pour en faire des objets d'art dans un musée d'art ? Cette question du réel me renvoyait à l'idée de dépossession, être dépossédé. Le musée de l'homme est dépossédé d'une partie de ses objets de ses éléments. Qu'est-ce que cela veut dire ? Je prélève une réflexion qui provient du réel pour construire une fiction. Pour *Hugo Babelli*, c'est la réalité de la dictature brésilienne des années soixante qui infiltre la fiction, y compris au travers d'images d'archives.

Y.L. : *En faisant jouer les membres de ta famille et tes collègues de travail, ne cherches-tu pas à ancrer la fiction dans ta réalité sociale avec le langage du pol'art comme art politique au sens large?*

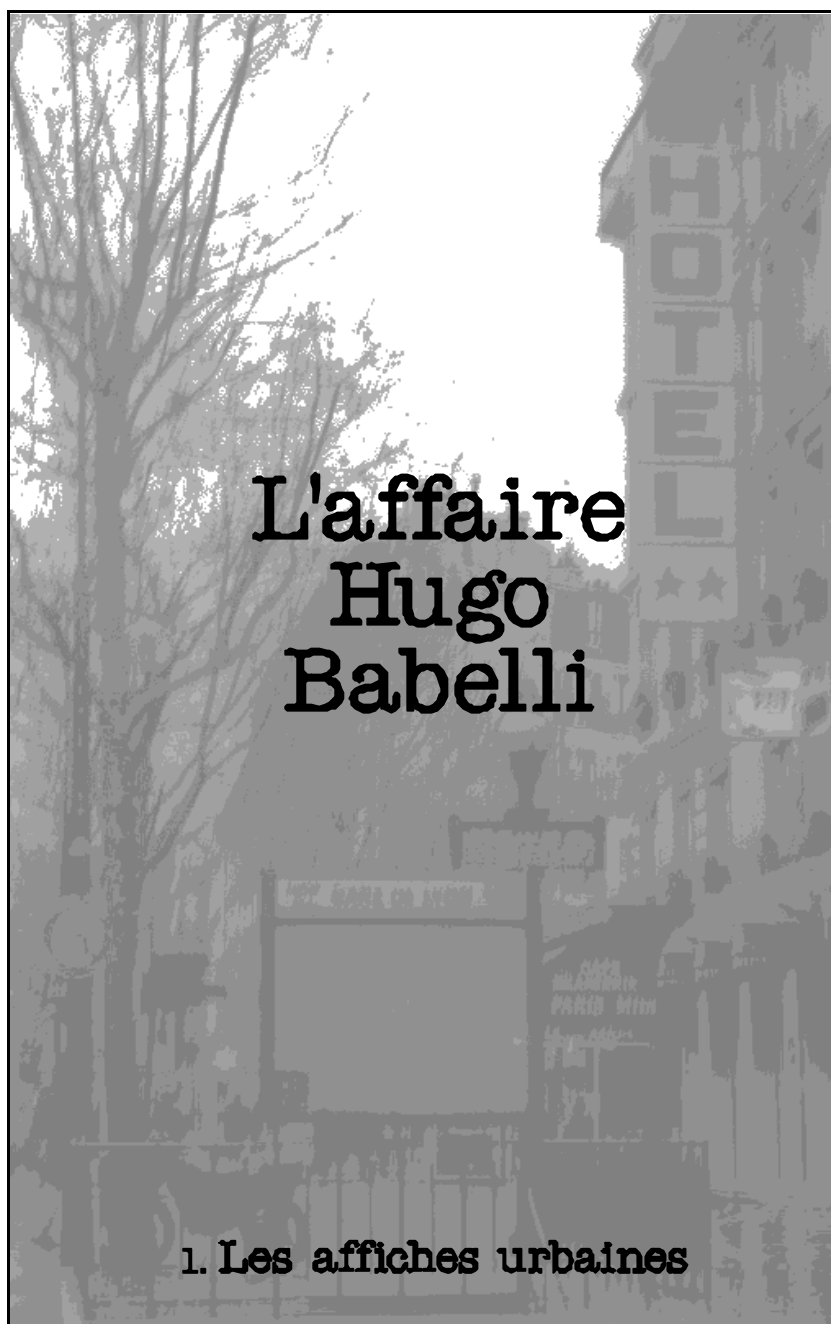
E.T. Dans mes films, il y a ma famille et mes collègues de travail. Cela peut paraître étrange de réunir ces deux sphères. Pourtant l'espace familial et l'espace professionnel sont les deux principaux espaces de structuration de l'individu. Il s'agit pour moi d'inventer des univers fictifs qui engendrent de nouveaux modes de relations et de fonctionnement dans ces espaces où les liens sont constamment en activation. Embarquer mes collègues dans cette aventure collective génère d'autres liens. C'est une façon de créer un langage original au sein de l'institution professionnelle qui impose un langage plutôt convenu. Partager un imaginaire collectif crée un lien particulier, un lien de camaraderie. Collègues de travail et partenaires de jeu. Dans ce sens c'est effectivement une démarche politique parce qu'il s'agit d'une approche subversive des places de chacun dans l'institution. Une subversion créatrice de nouvelles formes de langages et d'échanges qui se posent comme des formes de résistances au délitement du lien social. Pour la famille, c'est la même chose. Il s'agit de sortir des relations habituelles pour parvenir à se regarder autrement. Le choix du polar vient d'un

goût particulier que j'ai pour cette forme de littérature et pour la place et la description qui est faite de la ville à l'intérieur de certains polars. Mais encore une fois, je ne prétendais surtout pas écrire un polar : il s'agit de fabriquer un petit objet artistique qui renvoie à d'autres genres artistiques et qui devrait produire un discours sur ces univers multiples.

Yannick LEBTAHI
9 juillet 2007



Première campagne d'art urbain « *L'art est dans la rue* »
Rue de Wazemmes Lille 1998.



L'affaire Hugo Babelli

1. Les affiches urbaines

L'art est dans la rue : Erika est de retour

Cette année encore des affiches colorées vont fleurir sur les murs de la ville. Walls of Lille Gallery est l'endroit que s'est choisi Erika, artiste latino-américaine pour nous raconter son pol'art urbain : chaque mois, une nouvelle affiche nous fera progresser dans l'intrigue mêlant au meurtre d'un étrange patron de bar, les principaux suspects - le fils toxico, la chanteuse de bar, le chef d'un mouvement révolutionnaire, la patronne d'une galerie d'art. Qui a tué Hugo Babelli ? Vous le saurez en découvrant au hasard des ruelles, impasses ou grandes avenues lilloises, ces affiches offertes au regard du passant et à la nuit. Exposition uniquement visible sur les murs lillois de septembre 2001 à août 2002. mail : creer-c-est-résister@yahoo.fr

Le magazine *Sortir*, Sept. 2001.

« Qui a tué Hugo Babeli ? »



Impasse Berthier Paris 17eme – 2001.

La ville est une galerie ouverte. L'art urbain fait de ce lieu labyrinthique, un espace de résonance. Il s'agissait donc pour moi, de laisser, en différents points, des affiches comme autant de petits cailloux me permettant de retrouver dans les méandres d'une énigme policière, des bribes de ma propre histoire. Car en effet, un souvenir d'enfance est à l'origine de cette fiction : nous sommes dans les années 70, je me trouve à Fortaleza et dans le prolongement de la rue où j'habitais, il y avait un bar essentiellement fréquenté par des artistes, des étudiants et des intellectuels. Ce bar, le *Saravà Bar*, a été la cible d'une descente militaire. Différentes personnes furent assassinées et leurs corps furent laissés dans la rue pour que tous sachent ce qu'il en coûtait d'être «subversif.» Les cadavres qui gisaient sur le sol,

étaient ceux de jeunes artistes ou étudiants qui rêvaient d'un monde meilleur, comme, sans doute, le font les étudiants et artistes du monde entier. Différentes rumeurs ont circulé sur ce crime d'Etat et sur l'énigmatique patron du *Saravà Bar*. J'avais huit ans et ces corps morts m'ont souvent hantée. Ils m'ont d'abord fait peur, puis ils m'ont accompagnée dans les différentes étapes de ma vie. J'allais faire à ce souvenir une discrète référence dans cette fiction que je raconterais d'abord au travers d'affiches puis dans un court métrage.

Cette série intitulée *Qui a tué Hugo Babelli ?* est composée de dix affiches. Les originales sont au format A2 et sont issues d'une campagne d'art urbain, menée en 2001. Chacune d'entre elles était tirée à une dizaine d'exemplaires et collée en différents lieux de la ville (essentiellement entre la gare du Nord et la gare de l'Est à Paris pour cette campagne). Mois après mois, l'intrigue progressait en racontant la suivante énigme policière : un patron de bar venait d'être assassiné et une question se posait, *Qui a tué Hugo Babelli ?*

Qui a tué Hugo Babelli?

A SUIVRE...Walls of Street Gallery

1. Les faits

**Adieu
Monsieur
Hernandez!**



Le rapport de police fait état d'un c o r p s . Transpercé au couteau et glacé par la mort. Gisant au sous-sol du Saravà. Petit bar désert de la rue des Arts.

Septembre
2001

*'Dites et revoyez aux morts car ils ne reviennent pas. Ni pour cacher nos pleurs, ni pour chasser les rats'.
Un passant anonyme.*

Erika. Nocturne 2001

Pol'ART Urbain

Qui a tué Hugo Babeli?

A SUIVRE...Walls of Street Gallery

2. Suspect
n°1

Et bien
chantez
maintenant!
Octobre 2001

La suspecte Vera Dolina avait été engagée comme chanteuse sur la demande de Raul. Il semblerait que l'entente entre Vera et M. Hernandez, son employeur, n'était pas des meilleurs. Des clients affirment l'avoir entendue menacer de le tuer. Le soir du meurtre Vera n'aurait chanté qu'une chanson "um dia eu volto, um dia eu volto quem sabe..."

"J'ai attendu bien longtemps, bien longtemps avant de comprendre qu'être libre c'est s'inventer des issues..."

Erika. Nocturne 2001

Pol'ART Urbain

Qui a tué Hugo Babbelli?

A SUIVRE...Walls of Street Gallery

3. Suspect
n°2 et pièces
à convictions

Vous aimez Spinoza?

Eva Melok était une cliente assidue du Saravà Bar. Une liaison passionnelle aurait existé entre elle et Hernandez. Descendante de l'aristocratie slave, Eva est par ailleurs propriétaire d'une galerie d'art où sont exposés de jeunes artistes étrangers.

Le rapport du juge d'instruction fait état d'une saisie de trois pièces à conviction dans la galerie de madame Eva Melok située au 30 avenue du Pont d'Or. Il s'agirait d'une lettre attestant d'un lien entre le défunt Hernandez et le milieu d'anciens tortionnaires latinoaméricains. Il s'agirait également d'une lettre d'amour adressée à Hernandez par la dite Eva Melok. Il s'agirait enfin d'un briquet sur lequel se trouvent gravées les initiales H.B.. Le tout est actuellement sous scellé à l'abri des regards indiscrets.

" Oui bien sûr j'ai aimé Hernandez. Mais c'est il y a bien longtemps! Vous voudriez me voir en larmes? Que voulez-vous, j'ai une nature joyeuse. Vous savez la joie, oui la joie c'est une forme de résistance incroyable, tout comme l'art. A bas les passions tristes et la conscience malheureuse! Vous aimez Spinoza?"

Novembre 2001

Erika. Nocturne 2001

Pol'ART Urbain

Qui a tué Hugo Babelli?

A SUIVRE...Walls of Street Gallery

4 Nouveaux indices Vos papiers!

Le rapport de police fait état de différentes fausses pièces d'identité retrouvées au sous-sol du Bar de la Mermaid. Hugo Babelli? Moreno Diaz? Quelle est la véritable identité du délinquant? La police semble être sur la piste d'un réseau de faussaire spécialisé dans le remaniement identitaire d'anciens fonctionnaires latino-américains.



Une identité? C'est quoi une identité? Je t'en fabrique autant que tu veux. Je suis un magicien moi monsieur! Je transforme n'importe quel rat en prince! Pour peu qu'il accepte de prendre un bout de papier pour un ténor! Non j'ai pas de scrupules et j'suis pas curieux. Qu'est-ce que tu crois? Je suis toujours au chaud au fond de vos poches et de vos consciences. Ceux qui me connaissent bien m'appellent "le fils" et font croire que je ne compte pas pour eux!

Decembre 2001



Erika. Nocturne 2001

A Pol'ART Urbain

Qui a tué Hugo Babeli?

A SUIVRE...Walls of Street Gallery

5. Suspect n°3

Janvier 2002

Suite à la convocation du juge d'instruction, Raul Dias, fils du défunt, aurait déclaré avoir eu une violente dispute avec son père la veille du meurtre. Raul Dias sort d'une cure de désintoxication et a plusieurs fois été interpellé pour possession sur la voie publique et deuil de stupéfiants.

tenus par leurs maîtres arrogants

J'ai vu des chiens avec des yeux bandés

"J'ai vu des chiens avec des yeux bandés
tenus par leurs maîtres arrogants et
ces fauves solitaires
qui hantent les
métros sales et
surchauffés. J'en ai
entendu des cris qu'on
étouffe et des râles
qu'on égorge. Ici on ne
se retourne pas
Monsieur, non non, ici
on passe son chemin
et on marche à
genoux"

et ces fauves solitaires qui hantent les métros

J'en ai entendu des cris qu'on étouffe

A la tienne!

Champagne et cotillons pour tous!

Erika. Nocturne 2002

Pol'ART Urbain

Qui a tué Hugo Babeli?

A SUIVRE...Walls of Street Gallery



Erika. Nocturne 2001

Pol'ART Urbain

Qui a tué Hugo Babelli?

A SUIVRE...Walls of Street Gallery

7
Nouvel indice

A l'amour, mon amour!

La piste suivie par l'inspecteur en charge de l'affaire Hugo Babelli semble donner ses premiers résultats. Après avoir mis la suspecte Vera Dolina sous surveillance, il a été établi qu'elle a pour amant un dénommé Ben Matias. Ce dernier est à la tête du MRO1 (traduisez Mouvement révolutionnaire D) mouvement clandestin qui traque aux quatre coins du globe, les anciens tortionnaires des dictatures latino-américaines. Il y a-t-il un lien entre Ben Matias et le meurtre de Hugo Babelli? C'est ce que l'enquête vise à prouver.

Mars 2002

Vous n'y êtes pas Monsieur l'inspecteur! Ben est mon ami depuis bien longtemps! Il est dans les affaires, nous nous sommes rencontrés ici en France, juste après nos départs d'Amérique Latine. Avez-vous connu l'amour monsieur l'inspecteur? L'amour ne rend pas fou, l'amour rend lucide, l'amour rend insupportable le malheur humain et la bonté des hommes. Mais l'amour est un diamant rare. Avez-vous connu l'amour monsieur l'inspecteur? Toutes les belles chansons en parlent! Y a-t-il une femme dont vous aimez le chat?

Erika. Nocturne 2001

Pol'ART Urbain

Qui a tué Hugo Babelli?

A SUIVRE...Walls of Street Gallery

8.
Principal
suspect

Bons baisers
de Rio

'Il fait froid dans les aéroports et dans les souvenirs des hommes en partance. Il fait humide et froid dans les gares terminus et dans certains chants qui prétendent nous parler d'amour. Et tu sais d'où vient tout ce froid? Du coeur délabré de tous ces mort-vivants qui nous entourent. Chut! Ils ont peur d'être réveillés! Comme eux, tu te fais croire que tu as peur de la mort, mais c'est de la vie que tu as peur!'

Avril
2002

Le rapport de police fait état du départ précipité du principal suspect dans l'affaire Hugo Babelli. Ben Matias, le chef du MRQI, bénéficierait de très hautes relations puisqu'il vient d'être officiellement envoyé au Brésil en mission diplomatique. Le service de l'inspecteur chargé de l'affaire Babelli est sur le point de clore le dossier.

Erika. Nocturne 2001

Pol'ART Urbain

Qui a tué Hugo Babbelli?

A SUIVRE...Walls of Street Gallery



9. Dernier indice

Esperando o fim

L'affaire Hugo Babbelli vient d'être éclaircie par le suicide de Rabi Dias, le fils du patron du Baravé Bar. Dans une lettre ultime et à destination de son amie Mafinda Brown, Rabi accuse explicitement Vera du meurtre de son père. Il semble qu'il que Vera connaissait l'identité masquée de son employeur - rappelons que ce dernier a été tortionnaire en Amérique Latine à l'époque de la dictature. Vera, dit-on une Letton-américaine, aurait eu lieu avant d'avoir été embauchée comme chanteuse au Baravé Bar. Elle demeure inconnue et, aux dires d'une de ses voisines, le départ précipité de son compagnon Ben Brown, prétendu chef du FBI, aurait rendu très vulnérable. Ses enquêteurs demeurent extrêmement rares. Affaire à suivre.

Mai 2002

"Dites adieu à ceux que vous aimez devant vous Car si ne vous sera pas toujours possible de vous retrouver pour les revoir. Dites adieu à ceux que vous aimez derrière vous avant de partir parce que de là où vous allez on ne revient pas."
Un passant

Erika. Nocturne 2001

Pol'ART Urbain

Qui a tué Hugo Babeli?

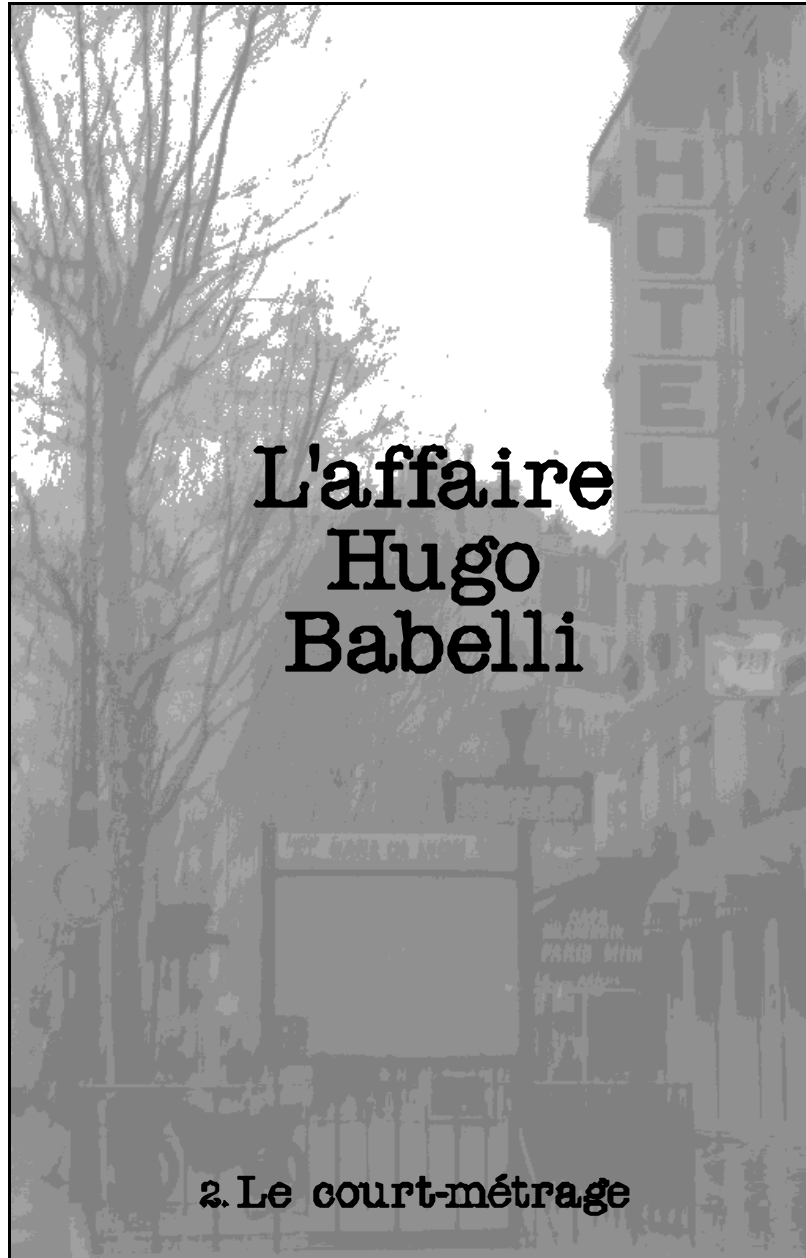
Fin... Walls of Street Gallery



'Oui j'ai tué Monsieur Hernandez, alias Hugo Babeli. Je suis parti du massacre qui recherche les anciens tortionnaires des dictatures latino-américaines. J'ai aimé Ben et il m'a aidé à retrouver la piste de Babeli ici en France. Je l'ai tué en lui chantant à l'oreille la chanson que ma mère chantait quand elle est morte sous la torture, 'un día en volde, un día en volde quem cabal'. C'est le 'chant du retour'. Elle est revenue à travers moi, votre justice ne me fait pas peur, seule ma conscience parlait parfois à m'effrayer. Doutez-vous que Je vous chante une dernière chanson monsieur l'insoupçonné!'

Erika. Nocturne 2001

Pol'ART Urbain



L'affaire Hugo Babeli

2. Le court-métrage

LA FEUILLE DE PANAME

Liban
p. 3
Un entretien avec le premier ministre

Brésil
p.5
Photos de Doce

PS
p.8
Rencontre au sommet

Justice
p.11
Le procès de douai

Gros plan
p.16
André Mercus et l'art contemporain

Littérature
p.18
La poule rousse

Santé
p.19
Conférences : les nouvelles maladies du cœur

HERNANDEZ =BABELLI QUI A TUÉ HUGO BABELLI ?



Hôtel Le Latina, 117 av. des Lombard, dernière adresse connue de Ben Matias, le compagnon de Vera.

Rappel des faits : la nuit du samedi 17 octobre, B.V. Hernandez a été retrouvé mort d'un coup de couteau en plein cœur, au sous-sol du Saravá Bar. Forcé est de constater que l'enquête confiée au Commissaire Raymondo piétine. Les soupçons se sont d'abord portés sur Vera, la chanteuse du bar. La piste est trop vite abandonnée. Tout laisse à penser maintenant qu'Hernandez n'est autre qu'Hugo Babelli un ancien tortionnaire latino américain réfugié en France. Peut-on alors encore considérer comme simple coïncidence le fait que la chanteuse Vera Dolina, elle-même d'origine latino-américaine n'est autre que la compagne du très recherché Ben Matias....

Arnaque
p.22
Le retour du gang des 10

Art
p. 27
L'amazonie retrouvée



Mémoire
p. 30
Polémique sur le passé colonial



lire la suite p. 24



Les Séminaires du Collège de France
L'art en mouvement
vendredi 6 novembre,
17h30, entrée libre

Le séminaire de M. Cuillère, professeur des universités, membre d'Honneur de l'International Art History portera sur le basculement intervenu dans la perception du monde de l'art dans une époque comprise entre 1942 et 1969. Entre *First Paper of Surrealism* (1942) et *Quand les attitudes deviennent formes* (1969) une révolution esthétique a eu lieu : la scène artistique voit émerger des œuvres ou propositions artistiques s'engageant dans une remise en cause du statut d'œuvre d'art. La peinture en tant qu'objet tableau cesse bientôt de dominer la scène artistique pour laisser la place aux pratiques artistiques qui nosent l'acte au cœur de la création.

Cahier spécial cinéma dans cette édition, pages IX à XII : L'expressionnisme allemand et *Nosferatu*, (Murnau, 1922)

La Voix brisée du jazz



Il était plus qu'un chanteur de jazz. Il était l'homme de l'engagement, de la révolte, de la subversion. C'est dans la solitude complète qu'est mort Billy Nine il y a aujourd'hui vingt ans, ravagé par la drogue et usé par ses combats. Il est urgent de redécouvrir ses

albums, dont le célèbre *Blue Train*. Une biographie lui est consacrée aux éditions *Midnight* par Adelarde Bigeaut. Analyse d'une œuvre et d'une vie qui pourrait se résumer en une phrase : « *Mon jazz ressuscite en moi quelque chose que je m'acharne à haïr et à tuer* ». A lire absolument !

L'affaire Hugo Babelli

13mn56 – 2006, Couleur

DV, montage Studio 9, Adobe *After Effects*

Avec Julien Thomas, Raymond Wdowiak, Erika Thomas, Sylvie Serieys, Gérard Decelle, Bernard Thomas, Lena Ommundsen, Jean-Marie Alard, Florence Allaert, Pierre Soulier, Antoine Thomas, Florence Harrer, Nicolas Thomas, Alain Lambert, Christophe Brunellière, Sylvie Brunellière et les voix de Nathalie Ommundsen, Gisèle Ciapparra, Halima Dardar, Jennifer Debœuf et Valérie Parissi.

Synopsis : la nuit du samedi 17 octobre, B.V. Hernandez a été retrouvé mort d'un coup de couteau en plein cœur, au sous-sol du *Saravà Bar*. Force est de constater que l'enquête confiée au Commissaire Raymondo piétine. Les soupçons se sont d'abord portés sur Véra, la chanteuse du bar. La piste est trop vite abandonnée. Tout laisse à penser maintenant qu'Hernandez n'est autre qu'Hugo Babelli un ancien tortionnaire latino-américain réfugié en France. Peut-on alors encore considérer comme simple coïncidence le fait que la chanteuse Véra Dolina, elle-même d'origine latino-américaine n'est autre que la compagne du très recherché Ben Matias....

L'Affaire Hugo Babelli se construit à partir d'images d'archives issues de l'époque de la dictature brésilienne et d'images de fiction. Un cri surgit dans la nuit : l'ancien tortionnaire latino-américain, Hernandez, alias Hugo Babelli, vient d'être assassiné dans le sous-sol du *Saravà Bar*. Volontairement, il n'y a point de cadavre dans les images de fiction. Car il s'agit de mettre en valeur celui d'un adolescent présent dans les images d'archives : allégorie de l'innocence et de l'espoir bafoués et humiliés. De même, la question de savoir qui a tué Hugo Babelli reste ouverte dans le film. Là aussi, il s'agit de donner un poids particulier à la réalité par rapport à la fiction : les vrais coupables nous les connaissons dans la réalité et ils sont restés impunis : ce sont les bourreaux des régimes militaires mis en place à partir des

années 60 en Amérique Latine. A la fin du film Véra commente, tandis que le commissaire Raymondo se demande lequel des deux amants – elle ou Ben – a assassiné le tortionnaire :

«Moi ou Ben, quel importance monsieur le commissaire ? Croyez vous que des fantômes du passé puissent surgir pour réclamer des comptes à leurs bourreaux ? Moi j'ai toujours cru que nous, les survivants, les épargnés...nous avons une dette envers nos morts, une dette envers tous les sacrifiés. Tous les innocents.»

Cette réplique donne corps à l'idée d'engagement par delà les générations et par-delà la mort. Car en effet, l'histoire de *L'Affaire Hugo Babelli*, n'est qu'un prétexte servant à aborder, par le biais des images et du contenu narratif, la notion d'engagement politique et artistique pour mettre en évidence le lien de ces types d'engagement à une incompressible solitude.



Véra tenant dans ses bras un des singes de la sagesse.

Ben et Véra arpentent les territoires de la mémoire et de l'art. Véra est présentée comme étant la chanteuse du *Saravà Bar*. Nous la découvrons avec un des trois singes de la sagesse dans les bras, celui qui rappelle qu'il faut ne rien entendre. Mais ne rien voir, ne rien entendre et ne rien dire n'est-ce pas plutôt être dans un total désengagement ? Avec Ben, un parallèle est clairement établi, à l'image, entre lui et un musicien de jazz de fiction, Billy Nine. La voix d'un animateur d'émissions culturelles semble commenter malgré lui, le départ de Ben et l'isolement dans lequel il se trouve à l'aéroport, en évoquant une biographie consacrée à Billy Nine :

« Il était plus qu'un chanteur de jazz, Il était l'homme de l'engagement, de la révolte, de la subversion. C'est dans la solitude complète qu'est mort Billy Nine il y a aujourd'hui vingt ans, ravagé par la drogue et usé par ses combats. Il est urgent de redécouvrir ses albums, dont le célèbre Blue Train. Une biographie lui est consacrée aux éditions Midnight par Adelarde Bigeaut. Analyse d'une œuvre et d'une vie qui pourrait se résumer en une phrase : "Mon jazz ressuscite en moi quelque chose que je m'acharne à haïr et à tuer." A lire absolument ! »

J'ai voulu, par cette réplique, concernant un imaginaire Billy Nine, attirer l'attention sur deux points importants : tout d'abord, la solitude de toute vie consacrée à une obsession (fut-elle artistique ou politique, c'est-à-dire *a priori* destinée à établir un lien avec la collectivité) : Ben, ancien chef d'un mouvement révolutionnaire, qui se retrouve seul dans un aéroport froid et déserté, est contraint de poursuivre sa cavale. Il est un homme mystérieux, un fantôme du passé peut-être : il ne parle à aucun moment du film, ou du moins, nous n'entendons jamais le son de sa voix. Billy Nine a été, comme lui, usé par ses combats. Ensuite, la quête de soi, le combat contre soi inhérent à tout véritable engagement : la réplique *« Mon jazz ressuscite en moi quelque chose que je m'acharne à haïr et à tuer »* vient étayer l'idée d'ambivalence et de honte de l'engagé. Quelque chose en lui reste, à ses yeux, méprisable et indigne : cette idée deleuzienne ou kafkaïenne de la honte d'être un homme, dans un

monde où l'homme est capable d'actes de barbarie. Ben est-il un fantôme du passé ? Peut-être est-il plutôt le légataire vivant de la plainte des morts : ainsi le film est traversé par le souffle du vent : l'idée de commenter différentes images par des bruits de rafales de vent m'est venu de Erico Verissimo, grand écrivain brésilien qui, dans son ouvrage *Le Temps et Le Vent*, prête au vent une fonction précise : le bruit du vent, dit-il, c'est le bruit des morts qui s'agitent. Il s'agissait donc dans *L'Affaire Hugo Babelli*, de prêter une voix aux milliers de morts victimes de la dictature.



Extrait d'un ancien n° de La Feuille de Paname.

Il y a aussi, dans ce petit film, un hommage à la philosophie joyeuse et subversive de Spinoza et un questionnement sur ce que peut la philosophie par rapport à l'histoire individuelle ou

collective. Comment sortir de cette insupportable spirale de douleur et de plainte dans laquelle semblent s'enfermer progressivement Ben et Véra ? Se peut-il qu'il suffise de se laisser habiter par Spinoza et sa critique des passions tristes et leurs terribles enchaînements ? Gilles Deleuze rappelle – au travers de la voix d'un des personnages du film – que Spinoza, dans toute son œuvre, ne cesse de dénoncer trois sortes de personnages : l'homme aux passions tristes, l'homme qui exploite ses passions tristes, qui a besoin d'elles pour asseoir son pouvoir, enfin l'homme qui s'attriste sur la condition de l'Homme en général. Pour ce qui concerne *L'Affaire Hugo Babelli* deux de ces trois personnages sont aisément identifiables et le troisième n'est pas loin...



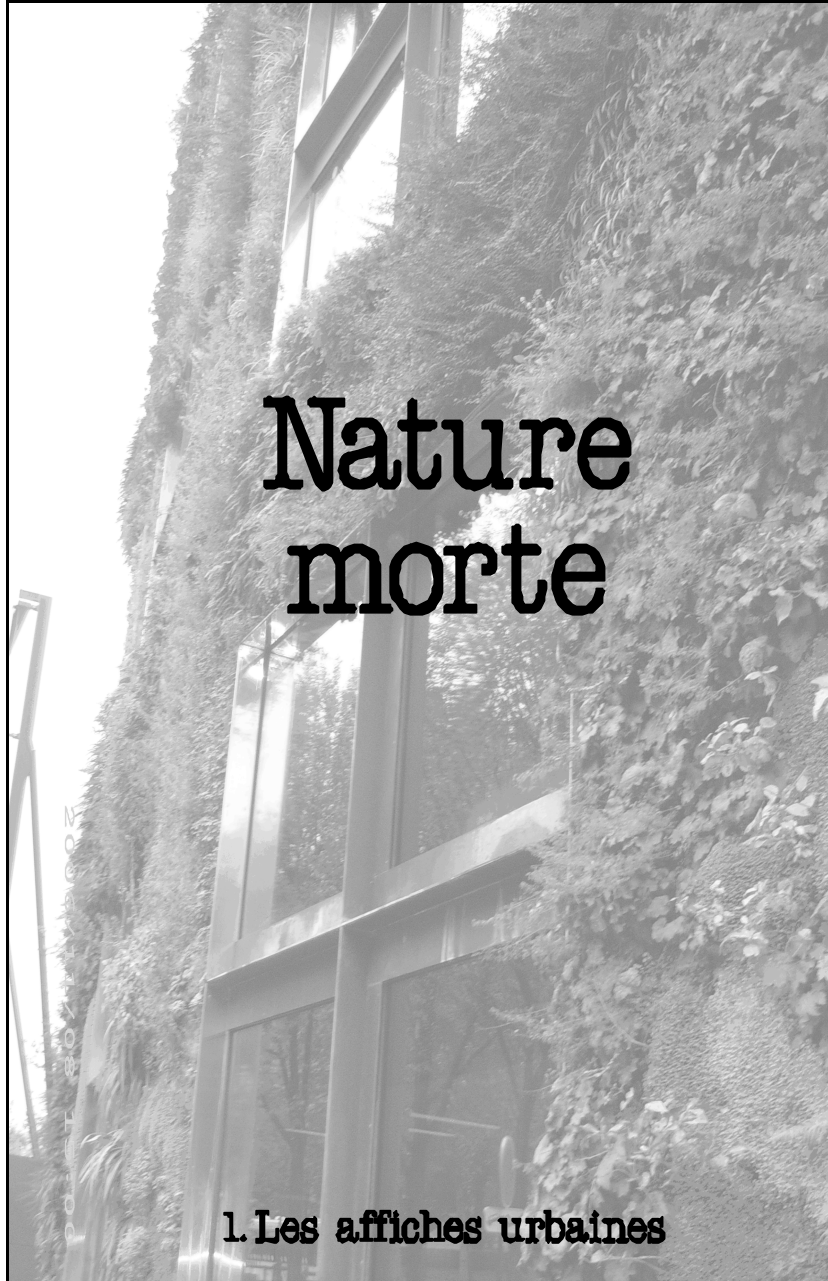
Les retrouvailles de Ben et Véra devant la Maison de l'Amérique Latine.

Ben et Véra sont en effet les personnages aux passions tristes, Ben en est sans voix et même leurs courts moments de rencontre ne viennent pas à bout de leur solitude (chacun se retrouve seul dans les plans de fin). Le tortionnaire Hugo Babelli, représentant

tous les tortionnaires quels que soient leurs bords, est le personnage qui a besoin de ses passions tristes pour asseoir son pouvoir et sa terreur. Le film jouant sur la frontière, fiction/réalité se conclut sur ce rappel historique: *« Dans les années soixante et soixante-dix différents coups d'Etat militaires mirent, à la tête de la plupart des pays latino-américains, des régimes totalitaires d'une extrême violence. Pour se maintenir au pouvoir, ces dictatures ont adopté diverses actions répressives visant toutes à anéantir systématiquement l'opposition politique et à installer la peur. Elles firent des dizaines de milliers de victimes, assassinées, disparues, torturées ou contraintes à l'exil. A partir des années quatre-vingt, avec le retour à la démocratie, des commissions visant à établir la vérité et les responsabilités ont, pour la plupart, échoué ou dévié sur des lois d'amnistie ou « lois de l'oubli » au nom de la « réconciliation nationale .» Peu de militaires ou de tortionnaires furent réellement inquiétés, par peur de représailles certains ont choisi l'exil.»*



« Edition spéciale ! Le patron du Saravà Bar vient d'être assassiné.»



Nature morte

1. Les affiches urbaines

« Nature Morte »

L'affichage urbain de la série *Nature Morte* s'est limité à deux quartiers de la métropole lilloise (Wazemmes et le Vieux Lille) et aux abords du Musée du Quai Branly à Paris. Contrairement à l'affichage de *Qui a tué Hugo Babelli ?* pour cette campagne d'affichage, l'ensemble des dix affiches – tirées chacune en trois exemplaires – a été simultanément collé dans les rues de ces quartiers entre novembre et décembre 2006. Il s'agissait ici d'effectuer un tracé imaginaire, à l'intérieur de la ville : le coupable d'un meurtre et les indices rattachés à son crime sont cachés aux quatre coins d'un espace qui brouille les pistes et exige qu'on mette de l'ordre dans ce que l'on découvre afin d'y apporter du sens. *Nature morte* raconte une dernière enquête : dans les réserves d'un musée, le cadavre d'une assistante à la conservation vient d'être trouvé.



Rue de Wazemmes, Lille, 2006.

NATURE MORTE

A SUIVRE...Walls of Street Gallery

MUSEE DU QUAI BRANLY



-1-
Un
meurtre a
eu lieu...

Le cadavre de l'assistante du conservateur du musée du quai Branly, Madame Juliette Ferrand, a été retrouvé cette nuit dans les réserves du musée à côté d'une statuette kaiapirô du nom de la tribu des Indiens vivant en Amazonie.

"Ici il n'y a déjà plus que les cendres de mon histoire"

Yamiré Kaomi,
Grand Sorcier Kaiapirô

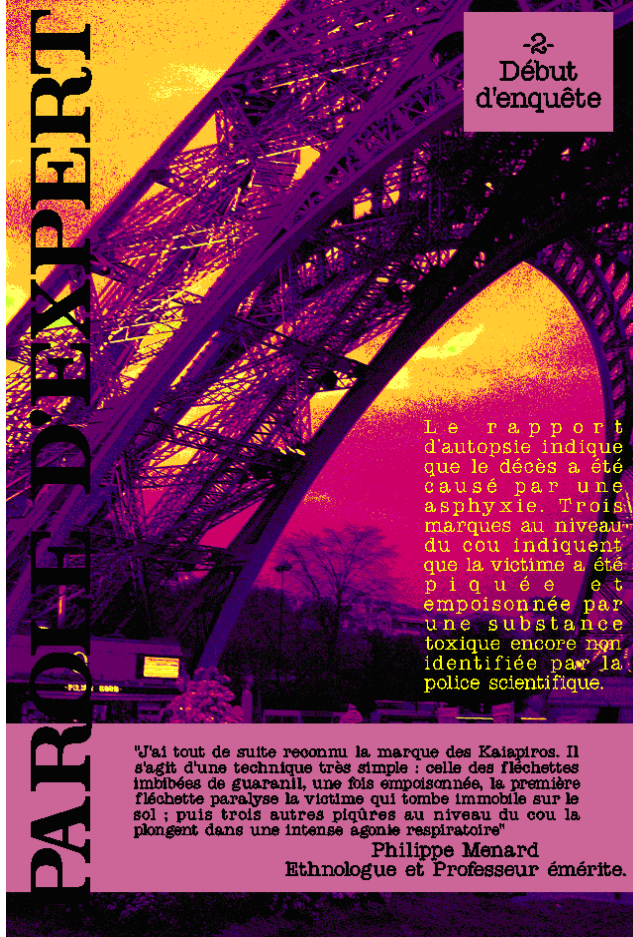
Erika. Nocturne 2006

Pol'ART Urbain

NATURE MORTE

A SUIVRE... Walls of Street Gallery

PAROLE D'EXPERT



-2-
Début
d'enquête

Le rapport d'autopsie indique que le décès a été causé par une asphyxie. Trois marques au niveau du cou indiquent que la victime a été piquée et empoisonnée par une substance toxique encore non identifiée par la police scientifique.

"J'ai tout de suite reconnu la marque des Kaiapros. Il s'agit d'une technique très simple : celle des fléchettes imbibées de guarani, une fois empoisonnée, la première fléchette paralyse la victime qui tombe immobile sur le sol ; puis trois autres piqûres au niveau du cou la plongent dans une intense agonie respiratoire"

Philippe Menard
Ethnologue et Professeur émérite.

Erika. Nocturne 2006

Pol'ART Urbain

NATURE MORTE

A SUIVRE...Walls of Street Gallery

SECURITE SURVEILLANCE



-3-
La police
tient un
suspect

Mendoza, l'agent de sécurité du musée informe la police qu'un individu "suspect" a été repéré: il s'est présenté plusieurs fois au musée en demandant, en vain, à rencontrer Mme Ferrand et récupérer un bien malencontreusement en sa possession.

"Etre dépouillé, volé, plagié, comment dire? Etre dépossédé de soi c'est inadmissible n'est-ce pas? Mais que voulez-vous commissaire? La vie est comme un ring, il faut savoir se battre, esquiver les coups et se relever quand on est à terre! Encore un peu de café?"

Mendoza
Agent de
sécurité

Erika. Nocturne 2006

Pol'ART Urbain

NATURE MORTE

A SUIVRE...Walls of Street Gallery

ART THERAPIE



-4-
Un frère peu fréquentable

L'enquête autour de la vie personnelle de madame Ferrand met à jour plusieurs zones d'ombres: madame Ferrand a été, dans le passé, mêlée à une affaire de trafic d'œuvres d'art, avec son frère, le psychanalyste Roger Limier. Un certain nombre de fossiles de poissons avaient été achetés au Brésil et revendus à des collectionneurs européens. Le trafic avait été mis à jour. Monsieur Limier avait fait quelques jours de prison avant de bénéficier, grâce à ses relations, d'un non-lieu et de s'envoler pour l'Amérique latine.

"Les petites transgressions de la vie quotidienne sont des passages à l'acte fréquents chez le border-line. Dans le cas du vol il faut considérer que pour la psychanalyse, tout vol est reprise psychique de l'objet interne dérobé. Voler c'est réparer. C'est la mise en acte d'une métaphore réparatrice. Comment? Je vais aller raconter mes salades au commissariat? Un peu de respect s'il vous plaît! Je ne suis pas n'importe qui! Je veux parler à mon avocat!"

Roger Limier
Psychanalyste et trafiquant
d'œuvres d'art

Erika. Nocturne 2006

Pol'ART Urbain

NATURE MORTE

A SUIVRE...Walls of Street Gallery



DEPOSSESSION DE SOI

Le commissaire avait été informé que Madame Ferrand avait récemment publié un ouvrage sur la tribu Kaiapirô et qu'une certaine Jeanne Durieux avait déposé plainte pour plagiat en indiquant qu'il s'agissait de son travail sur le terrain qui avait donné lieu à un mémoire de recherche dix ans auparavant.

-5-
Une
plaignante
suspecte

"Je me suis cherchée partout et je ne me suis trouvée nulle part alors je me suis inventée. Oui monsieur! Inventée de toutes pièces! Comment voulez-vous que j'accepte un seul instant qu'on me vole ce que j'ai élaboré dans le doute et la douleur?"

Jeanne Durieux
Co-fondatrice de l'association
Libres Kaiapiros

Erika. Nocturne 2006

Pol'ART Urbain

NATURE MORTE

A SUIVRE... Walls of Street Gallery

-6-
Fausse
route

De source sûre nous
avons pu établir et
vérifier que le
psychanalyste
Roger Limier est
hors de cause. Il a
un solide alibi: il
était au Brésil
quand sa frangine
a été assassinée. Il
était en train de
préparer une
conférence intitulée
"Possession et
dépossession de soi".

"Il faut absolument mettre la main sur
l'étrange visiteur du musée! Etablir un
portrait robot à partir de la description
des hôtesses d'accueil. Nous tenons
peut-être une piste plus solide! Au travail!"

Commissaire Raymondo
Brigade Criminelle

QUAI MORSAY

Erika. Nocturne 2006

A Pol'ART Urbain

NATURE MORTE

A SUIVRE...Walls of Street Gallery



EN BONNE COMPAGNIE

-7-
Les
complices

Urgent - l'étrange visiteur du musée vient d'être retrouvé. il s'agit de Bertrand Anare qui n'est autre que le compagnon de Jeanne Durieux. Suivre les suspects et établir un rapport détaillé sur leurs faits et gestes.

"Je préfère encore partir! Tout envoyer balader! Retourner là-bas pour échapper à ce sentiment d'aliénation et d'anéantissement qu'on feint d'ignorer ici! Allez! Tiens! On fait nos valises! Comment? Que dites-vous? J'ai du mal à vous suivre...nous sommes suspectés? C'est la meilleure! "

Bertrand Anare
Co-fondateur de l'association
Libres Kalapiros

Erika. Nocturne 2006

Pol'ART Urbain

NATURE MORTE

A SUIVRE...Walls of Street Gallery

AUDITIONS



-8-
Témoins
à
décharge

Bertrand Anar et Jeanne Durieux avaient été innocentés par le témoignage de différentes personnes ayant passé la soirée avec eux au moment du meurtre



" Ils étaient comme d'habitude, non ils ne paraissaient pas énervés ou tendus, ils ont beaucoup parlé de leurs association pour la cause indigène au Brésil et de la mort imminente du grand chef Katspiró, très malade "

Erika. Nocturne 2006

Pol'ART Urbain

NATURE MORTE

A SUIVRE...Walls of Street Gallery

Mises au point



-9-
Coupable?

Le psychanalyste Roger Limier (tout comme Jeanne Durieux et Bertrand Anare) avait été mis hors de cause. Qui Bertrand Anare était le mystérieux visiteur du musée mais il n'avait pas tué Mme Ferrand: il voulait la voir pour négocier l'affaire: retirer la plainte pour plagiat en échange d'une bourse de recherche permettant de repartir en Amazonie avec Jeanne Durieux. Qui restait-il alors? Philippe Ménard! L'expert! Le professeur en Ethnologie. Bizarrel c'était précisément le directeur de recherches de Jeanne Durieux et en plus il était une vieille connaissance de madame Ferrand!

" ah ce qu'on peut chercher loin ce qui est si proche de nous..Un peu comme ces explorateurs qui partent à l'autre bout de la Terre à la recherche d'une vérité qui est en eux bah oui, c'était tout simple ."

Commissaire Raymonde
Brigade Criminelle

Erika. Nocturne 2006

Pol'ART Urbain

NATURE MORTE

A SUIVRE...Walls of Street Gallery

AFFAIRE CLASSEE



-10-
Epilogue

C'est Philippe Ménard qui avait donné le mémoire de recherche de Jeanne Durieux à Mme Ferrand. Il pensait que son ancienne étudiante avait quitté la France depuis plus de dix ans. Il avait donné ce travail de recherche en prétendant qu'il s'agissait d'une recherche qu'il avait lui-même effectuée sur le terrain. En échange Madame Ferrand devait favoriser sa nomination au poste de chargé de recherche au musée. Quand elle découvre la plainte de Jeanne Durieux, elle appelle Philippe Ménard et prévient qu'elle va le dénoncer. Il décide donc de la tuer. Une perquisition chez lui nous a permis de retrouver l'arme du crime.

"Non mes enfants, je n'ai pas peur de la mort, mais j'ai déjà la nostalgie de la vie"

Yamiré Kacmi,
Grand Sorcier Kalapiré

Erika. Nocturne 2006

Pol'ART Urbain



LA FEUILLE DE PANAME

Madagascar

Cet œuf qui défraye la chronique
p.5

Musique

La cassette retrouvée des Stones
p.10

Littérature

Yvan Brouchkov : le renouveau du roman russe ?
p. 11

Justice

Scandale au Théâtre de Marionnette
p.23

Gros plan

Anatole Fourdain entre Art et Technologie
p.26

MEURTRE AU MUSEE DU QUAI BRANLY



JULIETTE FERRAND
Assistante du conservateur

Le cadavre de l'assistante du conservateur du musée du quai Branly, Madame Juliette Ferrand, a été retrouvé cette nuit dans les réserves du musée à côté d'une statuette Kaiapirô du nom de la tribu des Indiens vivant en Amazonie. La police enquête notamment au sujet d'un étrange visiteur filmé par les caméras de surveillances. Il aurait demandé plusieurs fois à rencontrer Juliette Ferrand

Enquête

Jeunes PDG : piston ou talent ?
p.13

Art

L'exposition qui met le feu aux poudres !
p.21

Controverse :

La huitième couleur de l'arc-en-ciel ?
p.32

Mémoire

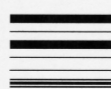
p. 30
Les chiffonniers du Vaucluse
p.45

Suite page 24

Le corps absent

La question de l'identité est récurrente dès lors que l'on pense à l'Amérique latine. Comme si l'élaboration et la ré-élaboration incessante de l'histoire de ce continent, due en grande partie aux traces qu'elle produit (ethnocide indien, colonisation, longue suite de dictatures militaires extrêmement répressives, mythes révolutionnaires...) et qui constituent précisément autant de points de départ à une ré-interprétation et ré-appropriation de son passé, ne trouvaient jamais de fondations assez stables pour donner naissance à de solides repères identificateurs.

Suite p. 43



Dostoïevski, le maître

Comme le souligne Bakhtine, « le héros intéresse Dostoïevski comme *point de vue particulier sur le monde et sur lui-même*, comme la position de l'homme cherchant la raison d'être et la valeur de la réalité environnante et de sa propre personne. Pour Dostoïevski l'important n'est pas de savoir ce que représente le personnage dans le monde mais ce que le monde représente pour le personnage et ce que celui-ci représente pour lui-même. Ce ne sont pas les traits de la réalité, celle du personnage lui-même et de son environnement quotidien qui servent d'éléments constitutifs pour l'élaboration de son portrait mais la *signification* de ces traits pour le héros *lui-même*, pour sa conscience de soi. Toute la réalité devient un élément de la conscience de soi du héros. Dostoïevski ne représente pas le « pauvre fonctionnaire » mais la *conscience de soi* du pauvre fonctionnaire (...) sa conscience de soi torturée et divisée. Nous voyons non pas qui il est mais comment il se perçoit et notre vision artistique n'est plus placée devant la réalité d'un personnage mais devant sa prise de conscience de la réalité ».

Nature Morte

12mn 44 – 2007

DV, montage Studio10+, Adobe *After Effects*

Avec Sylvie Serieys, Myriam Duhamel, Pierre Soulier, Bernard Thomas, Raymond Wdowiak, Laurent Devos, Bernard Brunati, Alain Lambert, Nicolas Thomas, Jennifer Debeuf, Halima Dardar, Giselle Ciappara, Valérie Parissi, Antoinette Rossi, Thierry Tobias, Sylvie Brunellière, Christophe Brunellière, Nathalie Faye, Florence Allaert, Claire Lemaire, Michèle Duez, Erika Thomas, Florence Harrer, Antoine Thomas et Julien Thomas.

Synopsis : Le cadavre de l'assistante du conservateur du musée du quai Branly, Madame Juliette Ferrand, a été retrouvé dans les réserves du musée à côté d'une statuette *kaiapirô*. Un éminent chercheur en ethnologie parle de crime rituel. La police explore la piste d'un étrange visiteur du musée qui avait demandé à rencontrer plusieurs fois la victime. L'enquête autour de la vie personnelle de celle-ci met à jour plusieurs zones d'ombre : madame Ferrand avait, par le passé, été mêlée à une affaire de trafic d'œuvres d'art avec son frère, le psychanalyste Roger Limier. De plus, elle avait récemment publié un ouvrage sur la tribu Kaiapirô et une certaine Jeanne Durieux avait déposé plainte pour plagiat en indiquant qu'il s'agissait de son travail sur le terrain qui avait donné lieu à un mémoire de recherche dix ans auparavant.

L'idée de *Nature Morte* est née en juin 2006, moment où le Musée des Arts Premiers ouvrait ses portes au public et qu'une polémique dénonçait l'idée d'avoir dépossédé les laboratoires d'ethnologie et d'anthropologie du Musée de L'Homme de ses œuvres pour en faire de simples objets d'art. Des objets coupés de leur contexte symbolique, culturel et religieux. C'est autour de l'idée de dépossession et de dessaisissement que j'ai voulu construire cette histoire. D'un point de vue purement esthétique, le peu de mouvement à l'intérieur des plans et un certain nombre d'images fixes sont là pour rappeler l'immobilité et la sidération attachées à la notion de dessaisissement et de perte.



Le commissaire Raymondo et l'inspecteur Lorenzo enquêtent...

L'enquête policière est le noyau dur. Noyau bien gardé puisqu'il s'agit de franchir plusieurs portes ou espaces (comme lors d'une déambulation à l'intérieur d'un musée) pour parvenir jusqu'à elle. L'intrigue policière est enchâssée par trois personnages-clés. En effet, *Nature Morte* s'ouvre d'abord sur la voix d'un vieux chaman mourant qui raconte un dernier « voyage » aux frontières spatio-temporelles incertaines. Dans ce voyage, on découvre un homme qui lit sur un banc (un nouveau seuil est franchi). Son livre « *Nature Morte* » raconte une histoire qui parle d'art et de mort. Histoire dans laquelle un commissaire désabusé (dernier seuil avant l'intrigue en elle-même) confie au lecteur/spectateur, le souvenir d'une « affaire classée. » Ces trois espaces occupés par ces trois gardiens de seuil – que l'on retrouvera à la fin du film – ont une valeur symbolique importante quant à la question de la dépossession. Car ils constituent trois aspects d'une même vérité concernant le rapport de l'homme à la dépossession ou au dessaisissement.

Du vieux chaman, nous ne percevons que la voix. Sa vie lui échappe tandis qu'il se questionne sur ce qu'il a été et qu'il va conclure au final en disant : « *Il est temps pour moi de partir... Non mes enfants, je n'ai pas peur de mourir, mais j'ai déjà la nostalgie de la vie.* » Cette attitude face à la dépossession de sa vie est un mélange d'acceptation et de regret. La perte est acceptée mais la nostalgie de l'objet perdu est avouée.

Le commissaire illustre lui, le déni face à la perte. Après avoir été dessaisi de son souvenir, il quitte le champ en disant « *Affaire classée.* » Passons à autre chose ! Alors même que sa présence importante à l'écran illustre sa difficulté à quitter la scène de ce souvenir.



Un témoin à décharge.

Entre ces deux attitudes opposées – celle de la lucidité nostalgique et celle du déni – se retrouve la position intermédiaire du lecteur sur le banc. Tandis qu’il achève son livre – qui raconte l’intrigue policière de *Nature Morte* – il regarde l’horizon. Nous saisissons sa pensée qui se remémore la phrase finale du livre : «... là où l’on sait que la vie de l’homme est éphémère et que tout est vanité.» Il adresse ensuite un regard énigmatique à la caméra. Le corps, la voix et le regard sont là pour faire exister cette position intermédiaire ou relativiste : quelle que soit notre attitude face à la perte, de toutes façons la vie est, par essence éphémère et ces attitudes ne sont souvent que les marques d’une vanité. *Memento mori* : rappelle-toi que tu vas mourir.

L’intrigue policière en elle-même donne une place importante à la plainte – la séquence la plus longue du court métrage est celle de Jeanne Durieux qui se plaint d’avoir été plagiée – et construit autour de celle-ci différentes formes et figures de la dépossession dont les principales sont prises en charge par deux «sujets supposés savoir», pour reprendre la terminologie lacanienne : un psychanalyste et un professeur des universités. Le premier est un kleptomane mêlé à un trafic d’œuvres d’art qui dérobe des fossiles de poissons du Brésil ; le second, vole l’idée et le travail universitaire de son ancienne étudiante Jeanne Durieux. La circulation des objets – naturels, artistiques ou intellectuels – ne va pas de soi et reste sujet à controverse précisément parce que (comme dans la polémique concernant le musée du Quai Branly) l’idée de dépossession reste attachée à cette circulation. Est-ce à dire que ces objets, coupés de leurs contextes, perdent leurs charges symboliques ? Pas pour ce qui concerne *Nature Morte* : le fossile de poisson (allégorie de l’empreinte laissée par la vie par delà le temps et la mort) reste le symbole du travail de mise à jour psychanalytique. Quant au travail universitaire sur la fonction du grand Sorcier chez les Kaiapirôs (fruit d’une élaboration intellectuelle symbolique du désir de savoir) il acquiert une visibilité par cet accès à une

deuxième vie qui n'empêchera pas la réappropriation par son auteur.



Un universitaire de renom figure le « Sujet supposé Savoir »...

Un autre objet présent dans *Nature Morte* est révélateur à cet égard. Il s'agit de la statuette *kaiapirô* issue de l'art indien de cette tribu imaginaire d'Amazonie. Au début de l'intrigue, nous apprenons que le cadavre de Juliette Ferrand est retrouvé dans les réserves du musée à côté de cette statuette. Un peu plus loin, nous en savons un peu plus sur cette statuette en lisant « Le Monde des Arts » avec l'inspecteur Lorenzo : « *Chez les indiens Kaiapirôs, cette statuette est le symbole de la vie éphémère et du dépouillement de soi. Elle rappelle que tout est vanité.* »

LE MONDE DES ARTS

« Chez Les Indiens Kaiapirôs, cette statuette est le symbole de la vie éphémère et du dépouillement de soi. Elle rappelle que tout est vanité ».



Pure coïncidence ? Une des récentes acquisitions du musée était précieusement conservée dans ses réserves en attendant l'occasion d'une exposition sur les rites funéraires en Amérique du Sud. Il s'agissait de la statuette Kaiapirôs (ci-contre). Elle a été retrouvée à côté du cadavre de Mme Ferrand. Le responsable des collections, M. Vallet, nous rappelle qu'elle symbolise précisément la brièveté de la vie et le dépouillement de soi. L'homme dans son immense vanité oublie qu'il n'est rien. Dans l'art

Le monde des Arts – Nature morte, 2007.

Madame Ferrand meurt dans les réserves, lieu symbolique s'il en est, en tenant précisément cet objet qui semble, du même coup, commenter son meurtre et sa mort. La statuette, partage au niveau narratif une fonction commune avec l'ouvrage sur les *Kaiapirôs*. Celle d'établir un pont entre le noyau dur de *Nature Morte*, à savoir, l'intrigue policière, avec les espaces périphériques occupés par le vieux chaman qui se meurt – et dont on comprend qu'il fait partie de la tribu *Kaiapirô* – et par le lecteur sur un banc, qui, un ouvrage entre les mains, reprend à

son compte la citation concernant la vanité humaine. La circulation du sens entre les parties périphériques et le noyau dur est également assurée par les trois cartons noirs qui structurent l'intrigue du film : chacun des titres des trois parties (*Début d'enquête - Premiers indices – Dénouement*) est associée à une citation concernant l'identité du Grand Sorcier :

« Le grand sorcier est celui qui sait interroger les signes invisibles » ; « Le grand sorcier sait découvrir dans les lieux et dans les traces du vivant, la parole des morts et des absents » ; « Le grand sorcier est un poète qui perçoit la beauté et la violence intrinsèques de chaque chose. »

Ces citations font office d'extraits provenant de l'ouvrage de Jeanne Durieux. Elles font donc surgir des éléments non dévoilés dans le noyau dur. Mais elles répondent également au questionnement du vieux chaman qui ouvre le film : *« J'ai traversé la vie en me demandant qui j'étais. »* Ce faisant, elles établissent également un rapprochement entre ce qui est caché (refoulé, enfoui à l'image du fossile déterré) et le désir de savoir qui habite le sage jusqu'à sa mort.



Le psychanalyste Roger Limier, ici arrêté pour une affaire de trafic d'œuvre d'art, est-il l'assassin de sa sœur Juliette Ferrand ?

En guise de conclusion....

Une courte bibliographie et discographie
pour prolonger la réflexion :

L’Affaire Hugo Babelli a été élaboré conjointement à la lecture ou relecture de certains ouvrages fondamentaux, parmi eux, **Gilles DELEUZE**, *Spinoza une philosophie pratique*, Ed. de Minuit, 1981 ; **Graciliano RAMOS**, *O Tempo e o Vento*, ed. Globo, Porto Alegre, 1946 et **Zuenir VENTURA**, *1968, o ano que não terminou*, ed. Nova Fronteira, Rio de Janeiro, 2003. La musique qui accompagne cette création est le tango par excellence, cette «pensée triste qui se danse » : **Minuki**, Astor Piazzola *in* Les Tops du Tango, Ed. Milan BMG ; **Vuelvo al Sur**, (Piazzola) interp. Galliano *in* New York Tango, Sonny Music ; **Jorge da Capadocia**, Jorge Ben Jor *In* Admiral Jorge V, Universal ; **Oblivion**, Astor Piazzola *In* Les Tops du tango, Ed. Milan BMG ; **911**, Wyclef Jean, M.J. Blige, *In* Ecleptic, Sony.

Nature morte s’est enrichi de la lectures d’ouvrages comme **Collectif** *Le guide du musée*, Musée du Quai Branly, Paris 2006 ; **Bernardo CARVALHO**, *Mongolia*, ed. Companhia das Letras, Sao Paulo, 2004 ou encore **Jerôme SOUTY**, *Pierre Fatumbi Verger, Du regard détaché à la connaissance initiatique*, ed. Maisonneuve & Larose, Paris 2007. La musique d’ambiance **Forêt tropicale**, ed. Air Music 2003 et la création musicale originale de mon fils Antoine.

Merci à mes proches et mes amis acteurs pour la participation à mes projets. De tout cœur, merci à Yannick Lebtahi. Merci également à notre comité de lecture pour ce premier livret, Alphonse Cugier, Université de Lille 3 et Michel Chandelier, Université de Toulouse 2. J’embrasse mes enfants chéris Nicolas, Antoine et Julien et mon amour de toujours, Benny.

